

Cees Nooteboom

Ecrivain néerlandais

De Cees Nooteboom, dans quelques années, quand le temps aura lissé le souvenir, d'aucuns diront probablement qu'il ne lui aura manqué qu'un prix Nobel. Comme pour couronner une admirable carrière littéraire nourrie par une insatiable curiosité qui fit rétrospectivement office de poétique – égrainant romans, essais, livres d'art et poèmes pendant plus de soixante-dix ans. Dans le club des grands « oubliés » du Nobel, l'écrivain néerlandais rejoint Virginia Woolf, Philip Roth, Italo Calvino ou Jorge Luis Borges, entre autres.

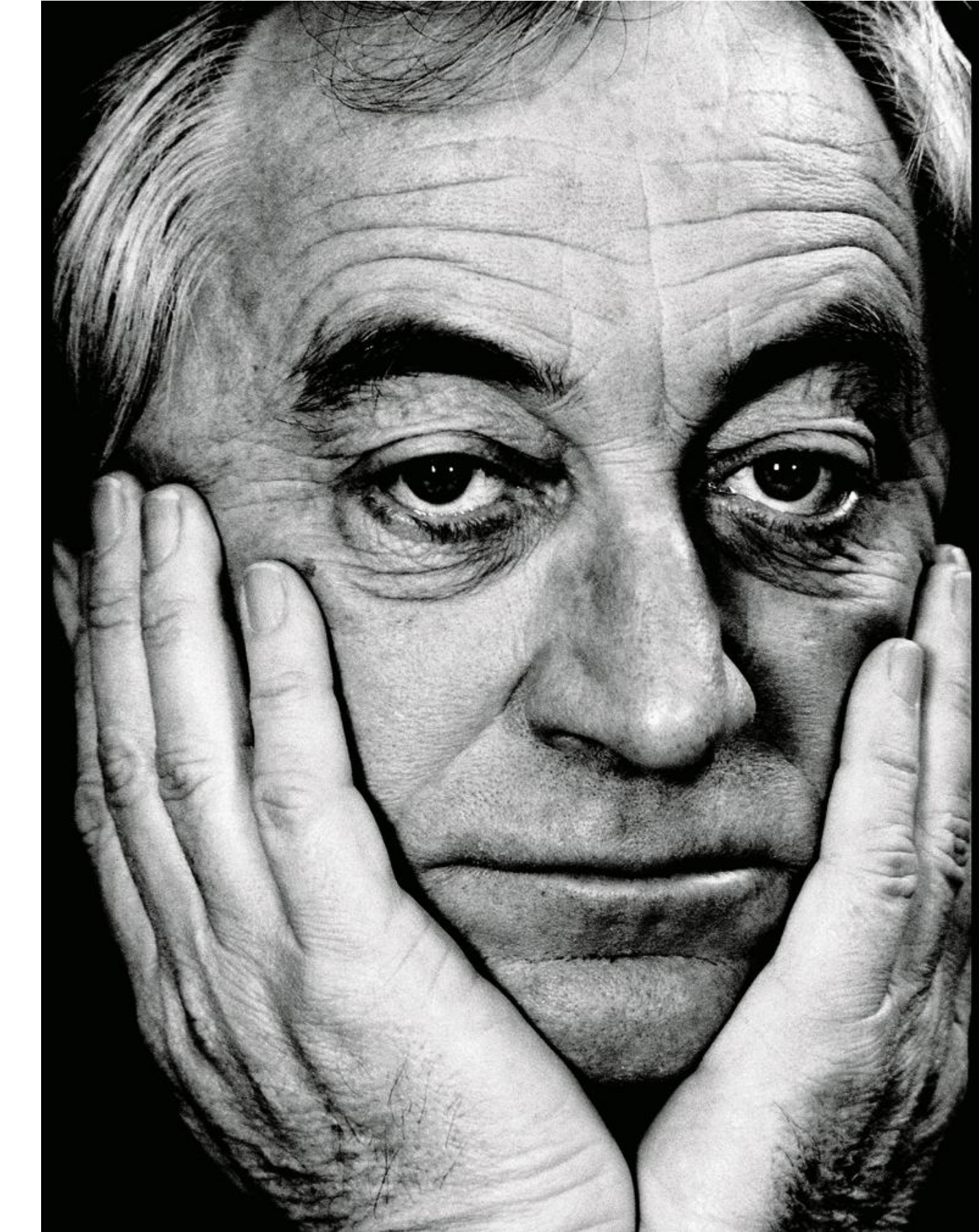
Figure majeure des lettres néerlandophones et européennes de la seconde moitié du XX^e siècle et de l'orée du XXI^e, il est de celles et ceux que la mémoire littéraire et ses nombreux admirateurs honorent bien mieux que n'importe quelle récompense. Foin des trompettes de la renommée qui accompagnent le bâton de maréchal suédois, Cees Nooteboom, mort mercredi 11 février à l'âge de 92 ans, aura cheminé de livre en livre en s'appuyant sur celui du pélerin, du voyageur et du sourcier.

Né Cornelis Johannes Jacobus Maria Nooteboom le 31 juillet 1933 à La Haye (Pays-Bas), orphelin de père à 11 ans, Cees Nooteboom traverse, de son propre aveu, l'enfance et l'adolescence sans vraiment s'en rendre compte, passant d'un établissement catholique à un autre. Au terme d'études secondaires sans relief, mais marquées par l'étude du latin et du grec, le jeune homme consacre la première partie de sa jeunesse aux voyages et à l'écriture, le plus souvent de récits et de reportages.

Une idée du mouvement

Entré en littérature très jeune et en fanfare, il est l'auteur à 22 ans d'un premier roman couronné par le prix Anne Frank : *Philippe et les autres* (1954, traduit en français en 1992 chez Calmann-Lévy). Ce récit, d'inspiration autobiographique, est celui d'une traversée de l'Europe par un jeune garçon sans attaches, parti sur un coup de tête et en auto-stop à la recherche d'une mystérieuse jeune fille aperçue en France, retrouvée à Copenhague, perdue à nouveau – définitivement. Si le style, la tonalité tranchent avec l'œuvre romanesque développée plus tard, le lecteur y découvre déjà un élan, une idée du mouvement très caractéristiques.

Ce premier succès inattendu, s'il installe Cees Nooteboom dans le paysage littéraire néerlandophone, sonne cependant comme un faux départ. En effet, *Philippe et les Autres* n'augure pas d'une abondante production fictionnelle dans les années qui suivent, au contraire. Neuf ans séparent ce premier roman d'un deuxième, *Le chevalier est mort* (1963, en français aux éditions Denoël en 1967), avant dix-sept ans de silence romanesque. Souvent inter-



En décembre 2003. CORBINO/LUMEN/OPALE.PHOTO

rogé sur cette longue interruption, ce grand prosateur a souvent prétendu que, pour lui, l'écriture de fiction n'allait pas de soi – qu'il n'était pas un romancier « naturel », dirait-on aujourd'hui – et qu'il fallut plus d'une fois la pression de ses éditeurs pour aller au bout d'un projet. On observera cependant aussi que pendant les années 1950, 1960 et 1970, l'écrivain cultive d'autres formes littéraires. Il s'affirme notamment comme

31 juillet 1933 Naissance à La Haye (Pays-Bas)
1954 Premier roman, « Philippe et les autres »
1980 « Rituels »
1991 « L'Histoire suivante »
2016 « 533. Le livre des jours »
11 février 2026 Mort à Minorque (Espagne)

poète avec pas moins de sept recueils publiés aux Pays-Bas entre 1956 et 1982. Pour l'essentiel, la poésie de Cees Nooteboom n'a été que très partiellement traduite et elle demeure encore aujourd'hui le vrai angle mort de son œuvre pour ses lecteurs francophones.

Dès le milieu des années 1950, l'auteur, installé à Amsterdam, contribue à divers journaux et magazines, et, surtout, parcourt intensément le monde, amorçant

une série de récits de voyages et de reportages qui connaîtront une fortune éditoriale certaine aux Pays-Bas. L'anecdote de son départ en 1957 pour le Suriname, afin de rejoindre une femme qu'il épousera à New York, fait partie de la légende de l'écrivain, qui ne cessera plus de partir et de revenir – toujours à Amsterdam, mais aussi à Minorque, aux Baléares (Espagne), où il séjourne tous les étés depuis le milieu des années 1960.

De New York à Rio, de l'Asie du Sud-Est à la vieille Europe, cette poésie des toponymes et des paysages imprègne toute son œuvre. Voyageant souvent en compagnie d'un photographe (souvent avec Eddy Posthuma de Boer puis avec Simone Sassen, sa compagne), cet appétit pour l'ailleurs se double d'une insatiable curiosité pour les littératures et les langues. Il ne s'agit pas que de voir, mais aussi d'entendre et de lire. Il traduira, notamment Czeslaw Milosz et Ted Hughes, passera volontiers toute sa vie du néerlandais au français, à l'allemand, à l'espagnol ou à l'anglais, selon les circonstances et ses interlocuteurs.

La publication de *Rituels* (1980, en français chez Calmann-Lévy en 1985), son troisième roman, relance la carrière romanesque et

éditoriale de l'auteur touche-à-tout. Rapidement traduit en plusieurs langues, ce livre marqué par la culture japonaise met en scène règles et rituels dans la vie de trois personnages (et la discipline qu'ils mettent, ou pas, à les observer) et impose Cees Nooteboom sur la scène littéraire mondiale.

Suivent *Dans les montagnes des Pays-Bas* (1984, en français chez Calmann-Lévy, 1988) et surtout *L'Histoire suivante* (1991, en français chez Actes Sud la même année), autre de ses succès internationaux, dont les premières pages sont restées célèbres : un homme s'endort à Amsterdam et se réveille à Lisbonne, dans une chambre d'hôtel qu'il n'a pas visitée depuis de nombreuses années... Il se demande s'il est mort ou vivant, ou encore autre chose. A ce titre, d'ailleurs, il faut ajouter que la question du temps qui passe, de la mort, traverse toute son œuvre, qu'il s'agisse de la fiction, des poèmes ou des récits de voyages – on pensera à son vagabondage de tombe en tombe en compagnie de Simone Sassen dans le très beau et très surprenant *Tumbas* (2007, en français chez Actes Sud, 2009).

Un érudit européen

L'âge venant, la main ne s'engourdit pas, le style cultive une forme d'épure presque légère, et les publications se poursuivent à un rythme soutenu dans les années 2000 et 2010. Les romans *Le Jour des morts*, *Perdu le paradis*, *Pluie rouge* (1998, 2004 et 2007, tous trois en français chez Actes Sud en 2001, 2006 et 2008) confirment son statut d'incontournable de la littérature européenne.

Parmi la quarantaine de livres traduits en français (une majorité par Philippe Noble), il ne faut pas oublier de nombreux essais sur l'art – la peinture et la photographie surtout, mais aussi la musique, avec lesquelles l'écrivain dialogue depuis toujours. Loin de pratiquer une pure critique esthétique, Cees Nooteboom explore et visite œuvres et artistes comme autant de pays ou de villes. Homme de culture, incarnation de ce qu'il conviendrait d'appeler un érudit européen fin de (XX^e) siècle, il n'hésite par ailleurs pas à prendre position. Notamment sur le plan politique. Ainsi, on l'aura vu commenter l'actualité électorale néerlandaise ou encore s'engager en faveur de l'intégration européenne. Mais pas seulement. Dans *Un sombre pressentiment* (2016, en français aux éditions Phébus), consacré à l'œuvre de Hieronymus Bosch (1450-1516), il lie la fantaisie hallucinée de l'emblématique peintre de la Renaissance flamande avec le drame des migrants en Méditerranée.

A plus de 80 ans, toujours en mouvement, Cees Nooteboom aura livré certains de ses livres les plus passionnants, les plus riches. Abandonnant le carcan des formes trop rigides, qu'il s'agisse du portrait d'une ville dans *Venise. Le lion, la ville et l'eau* ou de ce drôle d'objet passionnant, ni tout à fait journal ni tout à fait autre chose qu'est 533. *Le livre des jours* (2019 et 2016, en français chez Actes Sud, 2020 et 2019), l'écrivain procède par fragments, par petites touches, épurant encore un peu plus son écriture vagabonde. Le mouvement cède la place aux instants. On y trouve des réflexions sur l'art, bien sûr, mais aussi sur la politique, encore, et de manière plus surprenante sur les sciences, la mythologie, le quotidien. Dans ces derniers livres, il y avait la lenteur et les couleurs vives des soirs d'été en bord de mer. Avec Cees Nooteboom disparaît un monument de la littérature néerlandaise, un morceau d'Europe, un presque siècle d'après-guerre. ■

NILS AHL

Quand cet éternel voyageur retournait à Venise

DANS Venise. Le lion, la ville et l'eau (*Actes Sud, 2020, traduit par Philippe Noble*), *Cees Nooteboom revient dans la Sérénissime, où il s'est rendu pour la première fois en 1964. A l'occasion de la mort de l'écrivain, nous en publions un extrait :*

« Il fait froid sur l'eau, un froid humide et pénétrant qui surgit de la mer. Dans un palazzo, je vois quelqu'un allumer deux bougies sur un lustre. Toutes les autres fenêtres sont cachées derrière des volets dont la peinture s'écaille et voici que le dernier va se fermer aussi – une femme s'avance et fait ce geste immuable : les bras largement écartés, elle se penche vers les volets, sa silhouette se découpe dans la faible lumière et ainsi se camoufle-t-elle, s'imposant à el-

le-même l'invisibilité. Mon hôtel se trouve juste derrière la place Saint-Marc, de ma chambre je vois quelques gondoliers qui, malgré l'heure tardive, attendent encore le touriste, leurs noirs esquifs doucement bercés par l'eau couleur de mort. Sur la place je cherche l'endroit d'où, la première fois, j'ai aperçu le campanile et la basilique. C'était il y a longtemps, mais l'instant reste inoubliable. Le soleil ricochait sur la place, sur toutes les formes rondes et féminines des arches et des coupoles, le monde basculait d'un quart de tour et la tête me tournait. Ici, des hommes avaient fait une chose impossible, sur ces quelques lambeaux de terre marécageuse ils avaient inventé un antidote, une formule magique contre tout ce qu'il y avait de laid au

monde. Cent fois, j'avais vu des images de l'endroit et pourtant je n'y étais pas préparé, parce qu'il était parfait. Cette sensation de bonheur ne s'est jamais dissipée, et je me souviens que je me suis engagé sur cette place comme si je bravais un interdit, passant des venelles obscures à ce grand rectangle dégagé et gorgé de soleil, avec au fond cette chose, cette invraisemblable dentelle de pierre. Depuis je suis retourné bien souvent à Venise et bien que le coup de la flèche de la première fois ne se soit pas répété, ce mélange de ravissement et de trouble est toujours là, même aujourd'hui, malgré la brume et les passages en planches contre la montée des eaux. Combien pèseraient ensemble tous les yeux qui ont un jour vu cette place ? ■